

accompagnées chacune d'une notice de six à plus de vingt lignes rédigées par six auteurs.

Une dernière question sur le régionalisme que quelques auteurs signalent. La référence aux clochers finistériens procède-t-elle vraiment de cette doctrine alors qu'elle importe un style qui n'est en rien indigène ? Il est vrai que la distance est deux fois moindre de l'Ille-et-Vilaine au Finistère que de Rennes à Loches.

Jean-Claude VIGATO
historien de l'architecture

Didier GUYVARC'H, Yann LAGADEC, *Les Bretons et la Grande Guerre*, préface d'Alain Croix, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Images et histoire », 2013, 207 p. ill. n. b. et coul.

Avec 207 pages et plus de 220 documents iconographiques de grande qualité, l'ouvrage *Les Bretons et la Grande guerre*, publié en septembre 2013, vient utilement enrichir la collection « Images et histoire » des Presses universitaires de Rennes. Original par le choix de privilégier l'image, ce beau livre l'est également par son contenu écrit. L'ouvrage n'évoque pas seulement une région historique, la Bretagne, dans la période de la guerre de 1914-1918. Il va beaucoup plus loin, en faisant l'histoire de la Première Guerre mondiale, dans le temps long, de 1914 à nos jours, traitant ainsi de l'histoire et de la mémoire, ou plutôt, comme le précise Alain Croix dans sa préface, de mémoires contrastées, celles de la Basse-Bretagne et de la Haute-Bretagne, celles des villes et celles des campagnes, celles des groupes sociaux et celles des individus. De ce point de vue, l'apport est incontestable. L'éloge dithyrambique, adressé par Alain Croix aux deux auteurs et collègues, Didier Guivarc'h et Yann Lagadec, qui ont tenté une histoire totale des Bretons pendant la Première Guerre mondiale et qui ont entrepris une recherche remarquable sur l'iconographie, est donc, en grande partie, justifié.

Le corps de l'ouvrage, intitulé, « Guerre des images, images de la guerre », de la page 10 à la page 191, est structuré en huit chapitres aux intitulés brefs et percutants : « Défendre la grande et la petite patrie », « Combattre », « Tenir », « Accueillir le monde en Bretagne », « Faire face loin du front », « Sortir de guerre et retrouver la Bretagne », « Commémorer », « Construire et utiliser une image ».

L'ouvrage propose au lecteur des textes, à la fois synthétiques et précis, accompagnant une iconographie abondante et très diversifiée. Car, en effet, c'est bien l'image qui fonde le discours du livre. Les illustrations ont été extraites de collections publiques et privées, civiles et militaires françaises, dont celles de l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ÉCPAD), mais également de fonds étrangers, en particulier britanniques et allemands. La nature des images proposées est étonnamment contrastée. Les cartes postales,

qui, en ce début du xx^e siècle, connaissent un âge d'or, côtoient peintures, dessins, affiches et photographies des temps de guerre, ainsi que des clichés récents, par exemple de monuments aux morts. Le format des images, joint à la concision des textes, constitue un atout important et rend ce livre accessible, autant aux spécialistes qu'au grand public.

L'introduction des auteurs précise la vocation du livre. L'image, mettant en scène les enfants, les soldats du front et les acteurs de l'arrière, se présentant sous forme d'affiches, de dessins, de photographies, de manchettes de journaux, témoigne du vécu de la population et du caractère total de la guerre. Mais l'image est également acteur de l'histoire en s'efforçant d'agir sur l'opinion. En témoignent, la peinture et la photographie utilisées, entre autres, par l'armée.

Le chapitre 1 du livre, consacré à la mobilisation, s'attache autant à décrypter le changement de ton de la presse bretonne, à partir de la fin du mois de juillet 1914, qu'à évoquer les conditions du départ des mobilisés, souvent à partir d'exemples ou de témoignages écrits, picturaux ou photographiques individuels, tels ceux de la famille Patay de Rennes, de l'instituteur Théodore Chalmel ou encore l'évocation du conscrit à la veste bleue et au pantalon rouge, consolant sa jeune fiancée et figurant sur le tableau de l'église de Rochefort-en-Terre. Si toutes les formes de mobilisation en Bretagne sont évoquées, y compris maritimes, le terme de « mobilisation sans faille » pourrait sans doute être discuté, puisque les auteurs, eux-mêmes, soulignent l'existence de « bons filons » et d'« embusqués » (p. 32).

S'appuyant sur des documents photographiques saisissants, sur des dessins de l'abbé Jean-Marie Conseil, d'aquarelles de Charles Oberthür ou de Camille Godet, ou encore d'objets, tel le poignard qui tua, à Verdun, le soldat malouin François Haguët, le chapitre 2 donne à voir les combats des Bretons dans la Grande Guerre. De la sanglante bataille des Frontières d'août 1914 aux tranchées, figurent de nombreux aspects des souffrances endurées dans le vacarme de l'artillerie, la menace des gaz, dans la boue ou dans la lutte permanente contre les rongeurs, les parasites ou les maladies. Si au cours de la guerre, les exigences en hommes et la nécessité de compléter les effectifs contribuent à dissoudre l'identité régionale des régiments, certains stéréotypes se retournent. Ainsi, disent les auteurs, le « plouc » breton se transforme en « combattant tenace, fidèle, courageux et discipliné ».

Un seul mot est associé au chapitre 3, « tenir ». La photo du capitaine rennais, Mounicot, montrant des soldats de la 60^e Di, posant à côté d'un cadavre allemand, dépassant le parapet d'une tranchée, témoigne de la violence de guerre au quotidien et des difficultés d'y résister. Comment faire face à la mort des autres et à la perspective de sa propre mort ? Les auteurs présentent ainsi les pratiques qui permettent de maintenir le moral des soldats, tels les liens avec l'arrière, dont les permissions. L'évocation de la correspondance est l'occasion de revenir sur l'utilisation limitée de la langue bretonne. Si l'humour dans les écrits et les dessins de guerre, ainsi que la chanson permettent à certains de surmonter les épreuves des combats, d'autres

préfèrent se livrer à l'alcool. Les auteurs se gardent de négliger ceux qui « cèdent » ou qui « craquent », rappelant les fraternisations, voire les mutineries. Quelques cas de « fusillés pour l'exemple », du 73^e RIT, du 271^e RI ou du 247^e RI ont marqué les esprits et les artistes, dont Mathurin Méheut, qui peint, en 1915, *L'exécution capitale*, conservée au musée de Lamballe.

L'un des chapitres les plus inattendus du livre est le quatrième, « Accueillir le monde en Bretagne ». Photos, dessins et journaux rappellent les mouvements des étrangers en Bretagne, entre août 1914 et la fin de la guerre. Si les touristes britanniques désertent plages et hôtels de Dinard, à l'été 1914, les *Tommyes* débarquent à Nantes quelques semaines plus tard. La Bretagne accueille également des réfugiés, dès la fin du mois d'août 1914. De nombreux documents sont dédiés aux Alliés, dont les Américains. Quatre belles pages font revivre l'arrivée des *Doughboys*, qui débarquent et s'installent à Saint-Nazaire, transforment Brest, sont reçus dans de nombreuses villes côtières, ou dans des villes jouxtant les voies ferrées. En 1917 et 1918, les autorités des grandes villes les accueillent chaleureusement, dont Rennes, en novembre 1917 et en juin 1918. Les illustrations mettent également en valeur la place des Afroaméricains, qui jouent un rôle essentiel et introduisent le jazz en Bretagne et en Europe de l'Ouest. D'autres soldats alliés passent en Bretagne, tels les Russes, en 1916, et les Portugais, en 1917, mais les auteurs accordent, avec raison, une place de choix aux prisonniers de guerre allemands. Pas moins de neuf pages sont dédiées aux prisonniers regroupés, à Saint-Brieuc, Coëtquidan, ou encore à l'Île-Longue. Ces prisonniers de l'Île-Longue ont laissé de nombreux documents et tout particulièrement de belles affiches, des couvertures de brochures, ainsi que des numéros du journal de ce camp, *Die Insel-Woche*, conservés aux Archives départementales du Finistère. Si la reproduction des documents est irréprochable, on peut regretter que les légendes des documents de la page 103 soient inversées et que les auteurs n'aient pas traduit au moins le titre du journal présenté « *Wie errichte ich hier auf Ile Longue mein Testament ?* » (Comment j'élabore, ici, à l'Île-Longue, mon testament ?).

Également loin du front, la population civile est aux prises avec la propagande, la censure, le rationnement et l'effort de guerre. C'est ce que restitue le chapitre 5, composé d'affiches, de photos, ainsi que de superbes travaux d'enfants, pages d'écriture ou dessins, ces derniers représentant « la fuite des Boches » (Archives départementales des Côtes-d'Armor) ou encore « le facteur pendant la guerre » (Archives municipales de Nantes). L'impact de la guerre, sur le travail des femmes, sur les activités maritimes, sur la prise en charge des blessés et des mutilés, sur les activités scolaires et les contenus enseignés, fait l'objet de développements, à la fois précis et nuancés.

Quatorze pages du livre sont dédiées à la sortie de guerre, objet du chapitre 6. Comment tourner la page de ce long conflit ? D'après les auteurs, la sortie de guerre se fait progressivement, comme en témoignent les opérations de démobilisation. Les

festivités, d'ampleur inégale, selon les localités, ne font pas oublier la difficulté de certains retours, pas plus que les désillusions des femmes qui perdent leur emploi, ou encore les tensions, tels les conflits entre soldats américains et population civile dans les grands ports. La société bretonne, déjà marquée par la perte de 140 à 150 000 combattants, sort transformée de la Première Guerre mondiale.

Les formes de commémorations sont traitées dans le chapitre 7. Comme le soulignent les auteurs, les anciens combattants pèsent sur la société de l'entre-deux-guerres, témoin le nombre d'associations, « sortes de confréries modernes », pour reprendre l'expression d'Antoine Prost. Didier Guivarc'h et Yann Lagadec détaillent quelques pratiques commémoratives, soulignant, au passage, le poids de l'Église, témoin l'inauguration du mémorial des Bretons morts pour la France, à Sainte-Anne-d'Auray, en 1932. Ils intègrent des documents photographiques rappelant des formes commémoratives peu connues, tel le transfert du calvaire du Tréhou dans le cimetière belge de Maissin, l'érection d'une sculpture américaine, inaugurée en juin 1926, à Saint-Nazaire, ou encore l'introduction de soldats de 1914-1918, dans un vitrail dédié à Jeanne d'Arc, dans l'église Saint-Sulpice de Fougères.

Le chapitre 8, « Construire et utiliser une image », débute par une belle présentation du tableau d'Edward Reginald Frampton, daté de 1920, *Britanny : 1914*, qui, dans le décor du port de Camaret, met au premier plan une femme en coiffe, agenouillée à côté d'un soldat en capote bleue et pantalon rouge. D'après les auteurs, cette composition « construit une image d'une Bretagne pieuse, fidèle, au bout du monde serein entre terre et mer à l'aube d'une tempête mondiale ». Ce tableau est le point de départ d'une réflexion très originale sur la mémoire de la Grande Guerre des Bretons, sur la représentation dans la longue durée – un siècle – de la Bretagne de 14-18, à travers les œuvres de peintres (Jean-Julien Lemordant, Mathurin Méheut), d'écrivains (Jean-Pierre Calloc'h, Charles Le Goffic, Roger Vercel, Louis Guilloux), mais également d'après la presse régionale, ou encore d'après les discours d'hommes politiques actuels. Cette recherche difficile met en relief des visions contrastées et évolutives de constructions mémorielles, la longue durée maintenant l'idée d'une « Bretagne sacrifiée ».

L'ouvrage s'achève par un court chapitre, « La Grande guerre, une forme bretonne », qui apporte un éclairage sur les ruptures nées de la guerre mondiale en Bretagne, sur la « sédimentation » des sentiments d'appartenance, utilisée par les autorités politiques et militaires pour mettre, comme le disent les auteurs, la petite patrie au service de la grande. Ces quatre pages, partagées entre un texte concis et des photos de plaques de rue, replacent habilement la période de 1914-1918 dans les fluctuations des représentations contemporaines de la Bretagne et des Bretons.

L'ampleur de la bibliographie sur la Première Guerre mondiale est telle qu'aucun chercheur ne peut prétendre la maîtriser. Aussi, les auteurs ont pris le parti, et avec raison, de n'indiquer, à la fin de l'ouvrage, qu'une petite cinquantaine de références de lectures complémentaires.

Ce livre à l'esthétique remarquable montre, de belle manière, comment la guerre de 1914-1918 a constitué un « infléchissement » majeur dans l'histoire de la Bretagne. Certes, les limites spatiales adoptées par les auteurs mériteraient un débat. En effet, les circonscriptions militaires de l'époque ne respectent pas l'unité de la Bretagne historique et débordent sur les départements voisins. Le 10^e corps comprend les départements des Côtes-du-Nord, de la Manche et de l'Ille-et-Vilaine, tandis que le 11^e corps associe le Finistère, la Loire-Inférieure, le Morbihan et la Vendée. De même l'académie de Rennes, avec ses sept départements, regroupe les cinq départements de la Bretagne historique, ainsi que la Mayenne et le Maine-et-Loire. Ces remarques de détail n'enlèvent rien aux qualités de l'ouvrage qui a le mérite d'embrasser, avec rigueur, une perspective régionale et totale de l'histoire et de la mémoire et qui participe du renouvellement récent de l'historiographie sur la Grande Guerre, en voie d'accélération depuis deux décennies. On peut donc se féliciter de la publication de ce travail d'ampleur, qui traduit bien ce que Stéphane Audouin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker appellent « l'extraordinaire dilatation du champ des perspectives au sein duquel se déploie, aujourd'hui, un sujet comme la guerre de 1914-18²³ ».

Gilbert NICOLAS
professeur d'histoire contemporaine, Université Rennes 2

Augustin HAMON, *Mémoires d'un En-dehors. Les années parisiennes (1890-1903)*, texte établi et annoté par Patrick GALLIOU, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2013, 602 p.

Auteur d'une thèse sur la correspondance entre George-Bernard Shaw et Augustin Hamon, Patrick Galliou publie le journal tenu par le second entre 1890 et 1903. Augustin Hamon est bien oublié aujourd'hui et rares sont ceux qui se souviennent qu'il a été, avec son épouse, le premier traducteur en français des œuvres du grand dramaturge irlandais, prix Nobel de littérature en 1925. Il apparaît pourtant comme l'un de ces « originaux » dont le mouvement anarchiste, plus que tout autre courant politique peut-être, a vu la multiplication dans les années 1880-1900 en une fin de siècle propice à la fois à tous les doutes et à toutes les certitudes, même les plus folles. Il a par ailleurs laissé d'importantes archives dispersées aujourd'hui entre la bibliothèque du Centre de recherche bretonne et celtique à Brest, celle du Centre d'histoire du travail à Nantes et l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam, archives qui constituent, par leur abondance, une proie tentante pour le chercheur. Comme le rappelle P. Galliou dans la solide introduction qu'il a rédigée, Hamon est né à

23. Stéphane Audouin-Rouzeau, Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande guerre 1914-1918. Histoire et culture*, Paris, Bayard éditions, 2013, p. 13.